

le silence est un bloc de verre
un caillou d'ambre
je suis dedans
fossilisé
Pour affronter
Le temps
Et le regard émerveillé
Des Dieux

C'est un printemps feuillu
Qui rétrécit mon univers
Qui crée un monde clos
Où le soleil est forsythia
Et les étoiles primevères

Dire que
J'embrassais l'univers
Je coursais les nuages

Me voila brycinus
Englouti par l'étreinte du vert
Me voila
Hobbit
En train d'explorer les touffes d'herbe
Et d'affronter les redoutables coccinelles

J'ai fait campagne
Dans le jour qui vient
J'ai fait prairies
J'ai fait lisière
J'ai fait forêt
Je n'ai pas dormi
Je suis allé accueillir le jour
Croiser les nocturnes qui se dépêchaient de rentrer
Remplir mes poumons de l'air de rien
Celui d'entre deux
Où l'on ne sait si c'est la nuit qui se fait chien
Ou le jour qui se fait loup
M'asseoir les fesses à cheval sur mousse et champignon
Et mettre un pied de chaque côté de ce que prétend être le monde

Bof
Encore une fois l'aube
Encore une fois étirer les heures
Encore une fois la tête qui fonctionne
Encore une fois s'agiter avec elles
Avec eux
Et vivre
Et penser
Et soupirer
Et hausser les épaules
Et tendre l'indulgence à chacun
Et la colère à tous
Attendre que le soir tombe
Sur les futilités
Et que la nuit soit bienheureuse indifférence
Puis recommencer

Assis à la source
Là où d'habitude
L'au-delà du monde me parle
Assis
Mais il fait silence
Et le ciel bleu est opaque et ses flocons d'ouate sont muets
Non que le contact soit rompu
Mais nous n'avons plus rien à dire
Ni l'un ni l'autre
Nous sommes juste
Banalement
Côte à côte

je rêve d'inviter les poètes à une fête champêtre
mais ils ne viendront pas

Les poètes ne viennent jamais
déjà qu'ils habitent ils ne savent où
déjà qu'ils sont si mal à l'aise

j'irai m'asseoir parmi les marguerites
sous les cerisiers en fleur
et j'écrirai
leur présence
Avec ma main dans l'herbe neuve

La neige hésite à s'en aller

Elle trainaille

Et c'est un malaise

Celui des vieux couples

Qui savent que le temps

Inexorablement les ronge

Mais le soleil se lève

Elle en crèvera subitement la vieille

Et ce sera

Le délire dansant du printemps

Je t'aurais parlé
Mais je ne peux pas te toucher
Déjà qu'il y avait le temps
Il y a maintenant l'espace
Mains vides juste bonnes à se faire cygnes
Lèvres sèches
Juste bonnes à laisser couler les mots
Tendres mais creux
Sans l'épaisseur veloutée du baiser
Sans se serrer dans les bras pour constater qu'il est impossible d'être plus
ensemble
Qu'il y a un mur
Que les cœurs peuvent juste s'écouter de part et d'autre
Que
Dans la vie
Il n'y a pas de retour à l'un possible
Que nous en avons pourtant l'inexplicable nostalgie
Et que tu me manques

Qu'est-ce que la nostalgie
Sinon un présent du passé
Sinon un tri
Un filtre rose
Un désir
Un fœtus de projet rêvé
Un hier dont il serait si bon
Qu'il soit un demain

Mais
Un souffle
Un vent
Et déjà tout s'efface

Seul le renard revient dans ses traces

On roule
Cent
Cent vingt
Dépasse bon dieu
il y a dix centimètres entre nos coquilles
Oh ce sourire par éclipses
Regarder devant
Ces lèvres rouges qui esquissent un baiser
Elle retient ses chevaux
Le temps d'être fou
Le temps d'un possible
Deux destins
Chacun lancé
propulsé
parallèle

La bretelle
Écart forcé

Nous ne nous reverrons jamais

Ecoute mourir la chanson du jour couché
Couché et gelé sur un cristal de neige
La musaraigne est rentrée
Le chat aussi
Les oiseaux se planquent

Au sein des villes
Les réfugiés vont greloter à bras ouverts sur des trottoirs où leurs semblables ne
les tolèrent même plus

Écoute mourir la longue plainte du jour
Le gémissement du cœur humain qui agonise
Qui se pétrifie
Écoute la civilisation qui crève
Dans la tiédeur nauséuse de son confort

Et tiens-moi la main
Fort
Pour m'empêcher de gerber

Ce sont les entre-deux qui sont les plus doux
Ce sont l'enfance et le grand âge
Ce sont les doutes
C'est l'incertitude
C'est le printemps
Ou c'est l'automne
C'est la volupté des mutations
C'est la sensualité de ce qui se fait et se défait

C'est la vie

J'ai sommeil mais je lutte.

Je suis tout à coup tenté par la nuit, par l'envie d'une traversée à bord de mon paquebot aveugle et silencieux.

La pièce passe dans une autre dimension, nimbée d'une impitoyable mais douce lucidité. Tout se met à exister, non plus décor comme pendant le jour mais formes essentielles, étrangement présentes, D'une évidence crue. C'est une ambiance de manifesté sans l'homme. Jamais je n'ai ressenti aussi fort l'adage Zen : " ce qui est, est ".

Moi même je me transforme,

Je deviens un de ces objets, un de ces existants, je reste là, debout, baigné de la lumière artificielle nue, implacable, stricte. Tout est intensément immobile. On dirait qu'on entend, ténu, le glissement du temps,

Le poème
Le poème est
Inutile
Futile
Volatile
Superflu
Dérisoire
Évanescent
Et emporté par le vent
Mais il est le souffle du vécu
L'essence même du vent

Tu es l'arbre
Tu es une feuille de l'arbre
Tu es la fontaine et la goutte d'eau
Tu es l'oiseau
Et l'herbe
Tu es le gypse
Et le schiste
Tu es le vent
Les nuages
Et le ciel immobile

Et l'armoire
Et le micro-ondes
Et la chaise sur laquelle trônent tes fesses

Rien ne t'en sépare
Tu es de la même essence
Tu es un autre pli du même tissu
Le tissu qui tisse les étoiles et les trous noirs et l'univers
Le chaudron de la sorcière céleste où tu es bulle

Tu n'es pas relié comme ils disent
Tu es
Un

Surgie du passé
Avec à peine
Inscrite sur ses joues
Une histoire nouvelle
Elle brûle toujours
Elle danse encore à l'intérieur

Et son regard me noue
Et je me demande
Aime-t-elle encore ?
Tremble-t-elle encore ?
Et si je lui touche la main
Le ciel va-t-il changer sa couleur ?

Et je ne le ferai pas
Et je ne saurai jamais
Ni la couleur du ciel
Ni la couleur de ses yeux quand ils chavirent
Ni la tiédeur de sa main qui accueille

Parfois frôler les choses
Suffit à m'éblouir

Ils ont chu
Et toute la ville regarde à travers
Et ils boivent
Et ils sont ivres
Et c'est leur antigel
Et ils ne mangent pas
Et ils errent
Et ils sont la part d'ombre du bourgeois qui se rend aux galères
Et pour rien au monde
Ils n'embrasseraient ce siècle
Leur mort sera celle des chiens perdus
Ils n'en auront jamais été

O l'hiver
Longue attente
Terrier
Fenêtre
Et ce temps qui passe
Inutile

Elle tricote
Automate
Un point tic
Un point tac
D'avance
Le regard sait ce qu'il va voir
Comment n'en meurt-elle pas ?
Seule la lecture la sauve
Parfois
Et la lecture de quoi ?

Déjà que la vie est courte
Voilà qu'il faut ainsi
Attendre de défuncter
Un jour semblable après un jour semblable
Comme un calendrier qui s'épluche

Mystère de la boue creuse
Ornières enfouies sous les branches
C'est un trou noir bordé de jonquilles
C'est l'origine du monde
Et cette lueur tout au bout
Ce point de clarté
Comme une lanterne
Au fond d'une matrice
C'est peut-être
Entrevu
Le paradis